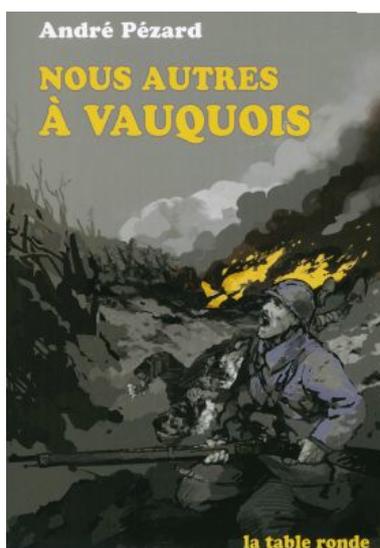


<http://lipietz.net/Memoire-et-litterature-A-propos-de-Nous-autres-a-Vauquois-de-Andre-Pezard>

Mémoire et littérature. À propos de « Nous autres à Vauquois » de André Pézard

- Vie publique - Articles et débats -



Date de mise en ligne : dimanche 31 juillet 2016

Copyright © Alain Lipietz - Tous droits réservés

Lorsque commencèrent les commémorations de la Guerre de 14-18, je lus, je ne sais où, que les dix meilleurs témoignages étaient l'oeuvre de normaliens (anciens élèves de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm).

Professionnels de la mémoire ?

Je n'avais lu, dans mon adolescence, que *Le Feu* de Barbusse et *Les Croix de bois* de Dorgelès, écrivains ou journalistes déjà confirmés et engagés volontaires, ainsi que *À l'Ouest rien de nouveau* de E.M. Remarque, jeune Allemand appelé alors qu'il étudiait dans une école de formation des maîtres. Pas des normaliens. Leurs témoignages étaient présentés comme des romans (alors que *Le Feu* est déjà une chronique publiée au fur et mesure avant d'être rassemblée en 1916). Je suppose que l'auteur du jugement en faveur des normaliens ([Jean Norton Cru](#) ?) voulait parler des chroniques ni romancées, ni... « pacifistes militantes ».

À Villejuif, les deux premières années du Centenaire (2014, 2015), nous avons essentiellement insisté sur le thème « tous en guerre », dans un esprit anti-belliste, avec une mise en scène de *Le Feu*, un [cycle consacré aux femmes dans la guerre](#) (où nous avons invité Chantal Antier, auteur d'une véritable petite synthèse sur le sujet, [Les Femmes dans la Grande guerre](#)), une lecture musicale du livre *Des hommes passèrent* de la féministe et pacifiste [Marcelle Capy](#), une pièce en mémoire d'une [coopérative de femmes](#) produisant à Villejuif des caleçons pour les soldats... On ne s'est intéressé au front que via les souvenirs laissés par les poilus à leurs familles, comme avec la Villejuifoise Sandra Mirza, [arrière petite fille de poilu](#) - qui avait la chance de l'avoir connu.

En fait, des « vrais » carnets de guerre, je ne connaissais que celui, écrit au crayon, de mon grand-père, pas du tout normalien. Il couvre la Grande retraite de l'été 14. Grand-Père bat en retraite sans arrêt, de plus en plus inquiet, sans tirer un coup de feu. Mais il indique que, sur sa gauche ou sur sa droite, de vieux copains sont blessés ou tués. Précieuse confirmation de la « retraite en bon ordre » organisée par Joffre : on assure la continuité du front, et même l'alignement.

À l'autre bout du front, "Sous Verdun" (première livraison de *Ceux de 14*), le normalien et futur écrivain Maurice Genevois bat aussi en retraite. Il est sous-lieutenant de réserve, commande une section, mais n'en sait pas plus que mon grand-père, jusqu'au moment où s'engage la bataille de la Marne (et son capitaine lui explique brièvement où on en est et l'axe de contre-offensive de son régiment)

Mon grand-père, étant d'Avallon, était naturellement incorporé au 4^e régiment d'infanterie, basé à Auxerre. On trouve d'ailleurs un témoignage sur cette « mobilisation de proximité » dans les mémoires du maire d'Avallon de l'époque (M. Tamet, *Être maire en 1914*, Nouvelle Imprimerie Labellery, Clamecy, 2014, document par ailleurs fort intéressant sur le fonctionnement des élites locales, quand les charges municipales n'étaient pas indemnisées.)

En ce début de la guerre, on ne se rend pas compte qu'un obus peut tuer tous les hommes d'un village, un engagement tous ceux d'un canton, que ce regroupement des soldats par proximité, précieux pour cimenter leur patriotisme, est trop risqué pour l'après-guerre. Plus tard, l'État-Major organisera le grand brassage des villages, et du coup [la fin des terroirs](#) et des patois.

Le carnet s'interrompt brusquement, sur une entrée qui n'annonce rien de spécial. En fait Grand-père subit sa

première blessure, à la bataille de la Marne, et évidemment son carnet n'indique pas « 5 septembre, début de la bataille de la Marne ». Grand-Père repartira au combat, jusqu'à ce qu'il soit très gravement blessé, oeil crevé, crâne trépané, médaille militaire, croix de guerre et, après sa participation à la Résistance, Légion d'honneur (une des raisons pour lesquelles j'ai refusé la mienne, ne voulant pas dévaloriser la sienne). Pour lire la bataille de la Marne vue d'en bas, il faut se reporter à Genevoix (c'est la sous-bataille dite de Romigny, entre Verdun et Bar-le-Duc).

Je reparlerai de mon grand-père, mais d'abord un mot sur les normaliens.

C'est normal que les normaliens soient les meilleurs. D'abord ils ont été formés pour bien écrire et bien parler, en français, latin et grec. Ensuite, ils ne savent rien faire d'autre, contrairement aux polytechniciens, que leurs connaissances dirigent vers l'artillerie, le génie, les balbutiements des télécommunications et de l'aviation de guerre. Donc les normaliens, gens instruits, sont formés à toute vitesse comme officiers subalternes pour l'infanterie : ces sous-lieutenants qui doivent jaillir les premiers, pistolet au poing, entraînant derrière eux, de tout leur savoir rhétorique et de leur prestige de profs, des petits paysans du même âge ou plus vieux qu'eux : 20-25 ans. Premiers sortis, premiers fauchés par la mitraille, ils tomberont comme des mouches, ou grimperont plus rapidement en responsabilités qu'en grade : commandant de section dès le premier engagement, commandant de compagnie s'ils survivent quelques mois. Normalement c'est la tâche d'un capitaine, mais ceux-là, formés à Saint-Cyr, meurent tout aussi vite : en quelques jours de la bataille de Romigny, presque tous les officiers subalternes et jusqu'au grade de commandant sont morts, le colonel du 107e, celui de Genevoix, est blessé, et un sous-lieutenant à peine sorti de Saint-Cyr prend la tête d'une compagnie !

S'ils ont la chance de n'être que blessés, et à l'instigation de la direction de l'ENS, ces normaliens mettront leurs notes au propre à l'hôpital, comme par exemple *Ceux de 14*, dont la livraison *Les Éparges* de [Maurice Genevoix](#).

Mais j'apprends aussi qu'au dessus du lot, il y a le livre d'un nommé André Pézard : *Nous autres à Vauquois*, qui vient d'être réédité (La Table Ronde, 2016). On dit que par sa force poétique il atteint « l'indicible », ce que tous les Poilus savaient mais n'ont pas su dire, même les autres normaliens. En plus, dans une recension de [La Vie d'un simple d'Émile Guillaumin](#), j'ai risqué que ce paysan « écrit comme un normalien de son époque », j'ai envie de vérifier. Va pour le Pézard.

Vauquois et la cote 285

[André Pézard](#) n'est même pas normalien : il a réussi le concours d'entrée de la rue d'Ulm en juin 14, donc il n'est encore que « [khâgneux](#) » quand il est happé par la guerre, en vacances : dès Aout 14 on l'envoie à l'instruction (il rate ainsi la bataille des frontières et la Grande retraite, la bataille de la Marne et la course à la mer), et sa chronique commence quand, ficelle de sous-lieutenant sur l'épaule, avec les blessés des premières batailles déjà retapés, il débarque vers des lieux inconnus de lui comme de moi, du côté de l'Argonne, le 26 janvier 2015.

Cette année 1915, coïncée entre la Marne et Verdun, où il ne se passera rien d'« intéressant » sur le front de France, sauf l'Argonne, les Éparges, et autres tentatives de « grignoter » au moins les points hauts perdus pendant la guerre de mouvement (l'été 14). C'est là que tombera Maurice Genevoix, et Pézard prend en quelque sorte le relais littéraire. Vauquois c'est ça, en effet, comme les Éparges : un piton à reconquérir. Et Joffre n'y envoie pas des commandos d'élite (comme on penserait à le faire aujourd'hui), mais des petits paysans encadrés par des normaliens débutants...

Dès la première page du premier chapitre, intitulé « La Neige », je suis effectivement ébloui par le style de Pézard. Résonance de la première page du *Pays des neiges* de Kawabata ? Mais aussitôt je file sur Wikipedia : j'aime bien

comprendre où ça se passe. Wikipedia vous aidera aussi pour le vocabulaire indispensable : marmite, torpille, crapouillot, camouflet (le mot le plus curieux).

L'Argonne est une forêt de Champagne orientée Nord-Sud. Un peu à l'est commence la forêt de Mort-Homme, un des futurs théâtres de la bataille de Verdun, en 1916. Vauquois, c'est une Butte dégagée coiffée d'un village, à la cote 290, entre ces deux forêts, observatoire idéal sur la Champagne au Nord et au Sud. Il s'agit de la reprendre, et le 46^e régiment n'y arrive pas.

La première partie du livre, « La Butte », raconte la prise de la moitié de ce village et l'échec à prendre l'autre moitié. Jusqu'au bout, les adversaires se feront face autour des ruines de ce village, progressivement pulvérisées, et la Butte ne sera prise que le 26 septembre 1918, premier jour de l'offensive finale, par le corps expéditionnaire américain.

En attendant, Allemands et Français se lancent dans plus horrible des guerres : la guerre de mines, jeu effroyable consistant à ensevelir d'un coup la tranchée adverse en essayant de pas effondrer la sienne. C'est cela qui a rendu Vauquois célèbre, surtout quand, en 1916, la Butte est devenue flanc ouest de la bataille de Verdun, couvrant la Voie sacrée et la ligne de chemin de fer (voir [wikipedia](#), et surtout le [riche « Guide pédagogique »](#), avec photos « avant / après » de l'Association des Amis de Vauquois et de sa région).

Et c'est cela que raconte la seconde partie du Pézard, la plus longue, curieusement intitulée « La vieille Butte » (à la fin, on comprend pourquoi). Elle raconte le quotidien d'une compagnie chargée de « tenir la Butte ». Le quotidien en enfer.

En arrivant à Vauquois, Pézard est plutôt content de ce nom, qui lui plaît mieux que ceux de l'Argonne, « *lugubres, confus, comme des coups de vent d'hiver dans les grands arbres : la Fille-Morte, la Haute Chevauchée...* ». À ces mots, de lointains souvenirs se réveillent, j'interroge ma mère : où Grand-Père a-t-il été blessé ? Elle me désigne un secrétaire, j'y retrouve la citation de Grand-Père à l'ordre des armées pour sa médaille militaire et sa blessure « finale ». Il n'en est pas mort, fera la Résistance et sera pour moi un très bon grand-père, mais la guerre finit pour lui ce jour-là, à la cote 285, le 6 mars 2016.

La cote 285 est le point culminant de la crête de la Haute Chevauchée. C'est dans la forêt de l'Argonne et... le premier point haut juste à l'ouest de Vauquois ! Les Français l'ont reprise en 1915, et, le 6 mars 2016, les Allemands tentent une grande offensive pour la reconquérir. Rien dans Wikipedia, mais un tas de sites mémoriels sur le Web. [La cote 285 est associée à Vauquois sur un forum](#) où les petits enfants de mon âge, Français et Allemands, recherchent des souvenirs dans une aimable fraternité. D'ailleurs [le 4^e régiment](#) passera aussi par Vauquois. J'interroge à nouveau ma mère : « *Bien sûr, ton grand-père racontait aussi Verdun, Vauquois...* » Je souris : Pézard s'agace à l'avance de la renommée future de « ceux qui auront fait Verdun », alors que « Vauquois, ce n'est quand même pas rien », écrit-il en 1916. Il a tort de s'inquiéter : dans les récits des Poilus survivants, Verdun s'étendra jusqu'à Vauquois et à la forêt de l'Argonne...

Le témoin

Si je m'attarde sur la cote 285, ce n'est pas seulement pour mon grand-père, c'est parce que curieusement on trouve beaucoup de choses sur le Web, à propos de la cote 285, qui éclairent le livre de Pézard. Notamment un témoignage sur la guerre de mines vue par ceux qui la livrent, à des dizaines de mètres parfois, sous les compagnies d'infanterie : les [compagnies de sapeurs](#). Inversement, Pézard m'apprend ce que signifie le poste où Grand-Père a été blessé (selon la citation) : « guetteur ». Le plus terrible des postes, illustré par les vers d'Apollinaire (*Comme un guetteur*

mélancolique / J'observe la nuit et la mort) . Sur ces deux collines voisines, en permanence pilonnées par l'artillerie, et dans l'attente de l'explosion d'une mine, le gros des troupes se terre dans des « grottes-abris » en laissant quelques guetteurs en surface au milieu des explosions, les yeux rivés sur leurs jumelles. Ils sont quelques uns en enfer à veiller sur ceux du purgatoire, ils attendent l'infanterie d'en face prête à bondir... Seuls les lieutenants passent les voir.

Ce qui frappe - et je l'avais remarqué aussi chez Genevoix - c'est le naturel avec lequel le rôle social impose à chacun sa forme d'héroïsme. Quand il arrive à la Butte, 6 mois donc après avoir « intégré la Rue d'Ulm », Pézard n'a aucune expérience de la guerre, mais il est aussitôt chef de section, pataugeant derrière les « anciens » jusqu'au pied de la Butte mais lancé en première ligne à la conquête du sommet... où un seul de ses gars le suit jusqu'au bout, jusqu'à la retraite, un homme qu'il perdra en route, hurlant et gémissant, sans savoir s'il meurt de terreur ou vraiment blessé.

Qu'il s'agisse du dramatique semi échec de la conquête de la Butte ou de l'enfer pour en « tenir » la moitié, Pézard nous habitue à s'habituer à l'horreur, dont la pire est l'ensevelissement, enterré vivant, os brisés, coincé entre des poutres, mais vivant pour encore des heures. On retrouvera des cadavres mêlés qui semblent s'être entre-dévorés sous terre...

Et le sous-lieutenant Pézard s'installe naturellement dans son rôle de chef chargé de rassurer ses hommes alors qu'il court les mêmes dangers qu'eux (sauf les guetteurs). En fait ces lieutenants dorment dans des trous, comme les autres, encastrés les uns dans les autres, emmêlés à leurs ordonnances et estafettes. Des trous dans une terre déjà malaxée de cadavres, comme sur le Kourgane Mamaïev décrit par Vassili Grossman à la [Bataille de Stalingrad](#) :

l'artillerie se réveillait, et des marmites monstrueuses crevaient les champs, et vomissaient leurs panaches noirs dans l'aube, à droite, à gauche, au hasard. De place en place, un mort, tout petit, tout plié, tout pâli. On les a tous oubliés là-dedans. Quand on passe, on n'a pas le temps de s'en occuper et l'on ne sait qui prévenir, en arrivant n'importe où. Alors, ils restent là, pâlis, pliés, petits, à même cette terre grasse de cimetièrre, où les bêches des fossoyeurs ne grinceront pas sur les silex. Et le ciel morne diffuse ses lueurs de fin du monde.

Le ciel travaille bien ! Près de nos six planches en « toit », notre petit voisin, le blondin frisé, le macchabée boche (ou français ?) fait mieux voir aujourd'hui sa figure : l'eau a entraîné presque toute la terre qui le cachait.

Il ne doit pas être très « ancien », car il ne sent encore que les choux.

Oui, voilà la guerre. Si nous avions TOUT LE TEMPS du cœur il y a longtemps que nous ne vivrions plus. Mais vous ne comprendrez jamais, vous autres. Vous ne nous pardonnerez pas CELA.

Un frêle soleil et le vent nous ont un peu séchés, en nous rendant tout raides, endoloris.

Et puis le ciel s'est assombri de nouveau.

Il pleut.

Nous mangeons du saucisson âcre, avec de la mie de pain gorgée d'eau, fade et glacée.

Ce passage, en fait, n'est pas à Vauquois ! Mais sur la Somme, la grande bataille des Britanniques où, « rotation » oblige, l'armée française fait se « reposer » de l'enfer ceux de Vauquois et de Verdun. Et c'est là, dans la plus sanglante bataille de la guerre, que Pézard connaîtra sa « blessure finale ». Il le raconte dans la brève 3e partie, intitulée « La mort », car c'est là finalement qu'il perdra le plus d'amis.

Il n'y a pas deux ans qu'il a passé le concours de Normale Sup, mais il est déjà commandant de compagnie, il a droit à un cheval pour ses déplacements à l'arrière, il sait faire les gros yeux et est aimé de ses hommes - c'est-à-dire qu'il sait les rassurer, sans doute pas si bien que certains vrais officiers qu'il admire sans mépris d'intello : les

saint-cyriens. Je parle des officiers subalternes. Les officiers supérieurs (à partir de commandant), c'est un autre monde, vaguement confondu avec ceux de l'arrière, dont il ne nous parlera pas. (Chez M. Genevoix, les commandants et le colonel du régiment sont aussi des "hommes de terrain", sans doute parce que dans la guerre de mouvement de 1914 et partiellement 1915 eux aussi montent en première ligne).

Sur la Butte, la blessure dont il est l'infirmier, c'est la terreur, c'est la folie. Pézard et ses hommes ne se posent pas, sur le « stress post-traumatique », les questions soupçonneuses des médecins-majors de l'arrière. Prévenir la folie, l'enrayer quand elle se déclenche, est aussi important que de consolider la nuit les parapets des tranchées que les obus et les mines combleront dans la journée.

Dans cette armée populaire, l'âge biologique s'efface devant les grades, les grades sont liés à « l'instruction », et déterminent un âge social. Pézard et ses collègues sous-lieutenants sont des potaches qui se livrent des batailles de pelochons quand, tous les 4 jours, leurs compagnies sont « mises au repos » au pied de la Butte. Ce sont aussi des intellos, qui continuent leurs débats du Quartier latin, ou découvrent chez les lieutenants engagés plus anciens, ou aussi chez les plus doués des « sortis du rang » (que Pézard vousoie, alors qu'il tutoie ses pairs), de nouveaux maîtres à admirer. Des admirations-amitiés profondes, régulièrement brisées par la mort, qui les marqueront à vie. Mais sur la Butte, ils appellent les Paysans-Poilus « mon gars, mon petit » alors qu'entre eux, comme les soldats entre eux, ils s'appellent tous « mon vieux ». Ils sont les parents, ils rassurent leurs enfants.

D'où acquièrent-ils en quelques jours ce surplus de maturité ? Mystère. Tous vieillissent, et très vite, dans la guerre, mais eux sont socialement tenus de rester un peu plus vieux. « Vieillir » est le mot-clé de cette expérience de l'horreur statique. Un mélange d'usure et de coagulation vitale dans une camaraderie irrémédiablement précaire. *Gangs of brothers.*

Peu à peu la Butte, leur Butte, devient leur « vieille Butte ». Au point de s'inquiéter quand, pendant leurs jours de « repos », on les envoie consolider les chemins forestiers sur les flancs de la bataille de Verdun, comme si les chefs menaçaient leur routine. Cette guerre lui fait horreur - en particulier quand une des créatures de l'arrière vient lui annoncer qu'on va tester une arme nouvelle : on va inonder d'essence ceux d'en face et y mettre le feu (ça ne marchera pas). « Ça manquait, à Vauquois ! Alors, on est pire que les Boches ? » Mais il commente : « Cette guerre nous l'avons voulue, c'est aussi notre guerre, alors on ne peut pas en dire trop de mal ». Est-ce cela « l'indicible » ?

Traduire, dit-il

Dire l'indicible demande du style, et c'est là que j'attendais le normalien Pézard. En fait, ai-je dit, il n'est encore que khâgneux, mais justement, les khâgneux sont les étudiants qui apprennent le Beau style qui permet d'entrer à Normale Sup. Le style de leur époque, s'entend.

Eh bien oui, il y a un style 1900 (comme il y a un « style 1200 » pour la statuaire de Chartre), et oui Guillaumin s'y essaya dans ses quelques « morceaux de bravoure ». Ce style a des règles, *Ceux de 14* les respecte, et c'est assez impressionnant chez Pézard.

Règle n°1 : tout nom commun doit être qualifié par un adjectif qualificatif, le moins commun possible.

Règle n°2 : tout adverbe ne peut qu'affaiblir la force d'un adjectif, comme il affaiblit le verbe « aimer ». Un qualificatif se qualifie lui-même. Au besoin, pour nuancer, utiliser plusieurs adjectifs pour le même nom commun. On ne dit pas "terriblement vain" mais "terrible et vain".

Un exemple au hasard (vraiment au hasard, c'est comme ça à toutes les pages, à la longue on en est un peu écoeuré, comme quand on tombe dans le piège de réécouter en boucle la [Sonate pour arpeggione](#)) :

morte sous les mottes retournées, les dépouilles d'arbres raides, les nuées crépusculaires, tout cela avait une teinte affreuse, terre de Sienna brûlée, et des formes rudes, tâtonnantes, telle une nature préhistorique, mal dégagée du chaos et des ténèbres limoneuses. Ces choses rampaient désespérément vers les horizons du ciel bistre, qui couvrait sa basse pénombre au ras du désert.

Un style qui va triompher pendant toute la première moitié du siècle. Ce sera encore celui de mes dictées scolaires des années 50. Les choses ne commenceront à changer, en particulier dans la littérature de guerre, qu'avec Malraux (*L'espoir*, *Les noyers de l'Altenburg*). Et bien entendu, le style « à propositions subordonnées » de Proust n'est qu'un développement de ce style « à adjectifs qualificatifs ».

S'il a ainsi longtemps « tenu », ce style, c'est qu'il avait un but : traduire. Faire éprouver. Faire partager des impressions. Ce pourquoi peut-être il disparaîtra face au cinéma en couleur et parlant. Il se veut le correspondant en littérature de l'impressionnisme en peinture. Pézard s'en revendique dans une lettre remarquable à Jean Norton Cru, publiée dans l'édition de 2016 : il cherche à « faire ressentir » ce qu'il a ressenti dans cette expérience hors limites. Et pour traduire ces impressions, il fait feu de tout bois : partitions de ritournelles associées à tel ou tel épisode dramatique, et surtout onomatopées, orthographiées avec une précision de peintre impressionniste, pour reconstituer le bruit de la pluie envahissant l'abri, la détonation d'un obus...

Ce style est donc « travaillé » : Pézard écrit en 1917, de sa chambre d'hôpital, à partir de ses notes de 1915-1916 directement écrites sous les bombes. Dans sa lettre, il signale des pages laissées telles quelles, exprès. On s'y reporte : en effet elles sonnent pour nous plus modernes, plus « Malraux », mais sont déjà remarquablement écrites. Écrites, mais pas encore « écrites », au sens que Mallarmé, Blanchot, Duras ont donné au mot « écrire ». A l'hôpital, Pézard va « écrire ».

A destination de qui ? Ce n'est pas très clair et on a finalement l'impression dans sa lettre que ses lecteurs modèles ne sont pas « ceux de l'arrière », à qui il faudrait « faire comprendre », mais ses frères d'armes qui savent aussi bien que lui ce qu'il y a à traduire, mais ont besoin que ce soit dit, inscrit quelque part. Donc au fond : pour lui-même et pour ses amis morts. Un acharnement à reconstruire un souvenir pour ne pas le perdre, pour le sauver et pour se sauver. Comme lorsque revenant à la Butte par un coté inhabituel il s'agace de ne pas la reconnaître et s'aperçoit enfin, avec un sentiment de plénitude, que ce fut l'itinéraire d'approche de son premier jour :

Nous sommes venus au Mamelon Blanc à travers bois, par le Mont des Allieux, la lisière des cuisines et la Cigalerie-Butte. C'est la première fois que la compagnie entière coupe par là. Dans la nuit où le brouillard dort comme un étang froid, les massifs d'arbres meurtris que je n'avais pas l'habitude de prendre de ce côté-là me mènent, par étapes, de découverte en découverte, comme au cours d'une patrouille. J'ai peine à recomposer dans l'ordre les images successives des mouvements du terrain, des nappes de forêt ; je croyais pourtant les connaître, depuis des mois, par la lecture de la carte, par les longues contemplations du haut du Mamelon : mais ce n'était pas dans le sens où je marche cette nuit que mes regards avaient erré. Je me trouve désorienté, presque étranger à ces lieux ; la lueur laiteuse des brumes m'isole des points de repère familiers, si voisins pourtant. Et, par éclairs troubles, les formes étrangement neuves de ces vieux bois de rêve réveillent les fantômes oubliés de nos premières marches de nuit, l'autre hiver, les trouvailles errantes que jamais, depuis, je n'avais pu retrouver au trop grand jour ; si bien que mes premiers pas devant Vauquois étaient perdus pour moi, comme si j'y étais arrivé en dormant.

Et voici que le biais des visions nocturnes, où l'air mouillé de vapeurs semble dévier les images comme une profondeur liquide ; voici que le demi-mystère de cette forêt voilée, où je débrouille pas à pas mon chemin d'aujourd'hui, me reconduit dans le vieux chemin fantastique, parmi les visions de jadis. Je suis à la fois un peu mélancolique et bien heureux de ressaisir, de fixer un passé qui flottait en dehors des lieux de ce monde. Les longues heures vécues dans ce coin de France ravagée forment un tout vivant, maintenant.

Nous montons peu à peu. Et, dans une minute, longeant en contrebas la crête du Mamelon Blanc, nous arriverons aux abris.

Je marche le premier, la canne au poing ; derrière moi s'allonge la frêle file indienne de mes hommes ; mon petit aspirant et mes petits gars de la classe 16 ne savent pas où ils ont passé, ne savent pas où ils arrivent, ne savent pas où est Vauquois. Ils regardent la mer de vapeurs froides où ce promontoire enfonce ses assises inconnues. Je songe au temps où, au lieu d'être l'ancien qui chemine en tête, je peinais au milieu de la chaîne d'hommes, ignorante de sa route et de son lendemain ; et elle marchait, muette.
Il n'y a qu'un an.

On le voit : Proust n'est pas loin, Proust était « dans l'air » du style 1900. Et la lettre de Pézard développe. Après avoir confirmé à Jean Norton Cru le but de son style « compliqué » (traduire...), Pézard se lance dans une réflexion plus profonde sur ce que c'est qu'évoquer fidèlement un souvenir, ce double plan de la littérature : ce qui a été, et ce dont on se souvient. Le second plan étant aussi important, au fond, que le premier (comme les églantines de Tansonville sont les seules vraies fleurs, car la réalité ne se forme que dans la mémoire...) :

qu'en ont dit les *Nouvelles littéraires*). Vous avez donc dit ceci à l'auteur de ce dernier chapitre et de quelques lignes par-ci par-là dans les autres, « vous avez voulu en outre montrer la vérité – comment la définir – invisible ? indicible ? – celle qui ne peut s'exprimer par des mots, celle qui est du domaine de l'intuition, du pur sentiment ». C'était une gageure en effet, mais vous, vous l'avez deviné, et deviné d'après un document qui n'était même pas conscient entièrement. Eh bien, ça, comme critique littéraire, je trouve ça épatant. Voilà pourquoi je vous dis merci, avec une sincère admiration.

Vous devez mieux comprendre pourquoi la complication de mon style me porte sur les nerfs, alors que (je vous cite) cela ne peut s'exprimer par des mots. Ici au moins il faudrait faire l'économie d'une richesse inutile et de mauvais goût, ne pas ajouter la prétention à la présomption.

J'ai eu pourtant la vision très claire d'une difficulté qui n'est pas exactement celle-là, mais qui m'aurait bien fait voir ce que je risquais, si j'avais pu déduire, de la difficulté connue, la difficulté cachée. Ce qui m'a paru très sûr, c'est ceci :

« J'écris d'après mes souvenirs. Autrement dit je ne donne qu'un reflet. Or celui qui écrit ses mémoires se propose généralement de donner l'impression du vrai, de mettre, par son récit, le lecteur dans l'état d'esprit où lui, témoin, était, en présence du fait. Il s'agit donc premièrement de retrouver dans mes souvenirs la partie charnue, solide, celle qui cogne dans les yeux, le nez et le reste. Produire un effet direct. Une bonne photo ou un tableau impressionniste.

« Et puis en second lieu : moi qui me souviens, je me rends bien compte que ce souvenir n'a pas la même couleur, la même densité, que l'impression immédiate notée sur mon carnet. L'image vieillie devenue souvenir prend une qualité essentiellement diverse : et ici je vous demande pardon de ce que mon examen a de mauvais et de faible. J'arrive au point mort. Impossible de passer de l'autre côté. Le souvenir, voilà : le

souvenir prend un caractère de légende, de tons harmoniques développés par la note fondamentale. Il vaut moins par cette note nue, pure, directe, que par le timbre. Il faudrait trouver un style qui, premièrement donne le ton primitif, et qui par la suite (au moyen d'artifices que je cherche toujours) en devenant plus flottant, plus flou, donne l'impression de l'image virtuelle.

« Il faudrait que le lecteur, en lisant pour la première fois une page, soit toujours pris par elle, mais pris, ici, parce qu'il se dit "je vois" et là parce qu'il se dit "Je me souviens". Il me semble, d'après les images que je viens d'employer, que ceci n'est plus au pouvoir de la littérature. Peut-être de la musique ? »

Comment être fidèle à la fois à ce qui a été et à ce dont on se souvient ? André Pézard évoque ici la solution de la musique et de ses « harmoniques ». Il se trouve que, tandis que je mûrissais cette note, j'ai participé à un colloque sur [l'enseignement de la Shoah](#). Un débat rappela les controverses classiques sur les représentations de la Shoah, archives (les quelques photos d'Auschwitz, les dizaines de photos de la Shoah par balles) et reconstitutions (les films). Mais [Tamar Machado](#) nous bouleversa par son exposé sur ce que chantaient les Juifs dans les trains, dans les camps, dans les chambres à gaz, dans les charniers (on le sait par des carnets clandestins de *Sonderkommandos*). On a par exemple, d'une petite fille dont le cadavre fut retrouvé dans un charnier, un poème caché dans sa chaussure, accompagné du « sur l'air de... »

Quand Tamar Machado a retrouvé une interprétation enregistrée par le héros même d'une anecdote qu'elle raconte, alors elle

nous la fait écouter (par exemple : comment [Shalom Katz, en chantant](#) devant la fosse commune, a ému aux larmes le « Einsatzkommando » chargé de le tuer) . Et faute de quoi... elle nous le chante elle-même. Archive ? Interprétation ? Reconstitution ? La musique permet tout cela à la fois.

Pézard écrit, et pour résoudre le problème, il « redouble » son livre par un dernier chapitre qui le résume explicitement, mais comme une « harmonique », sur le plan du souvenir. Vous lirez ce dernier chapitre et retiendrez vos larmes. Allez, je vous livre le dernier paragraphe (et c'est aussi gâcher que de visionner l'épilogue de *Kaos* des Taviani sans avoir vu les premiers chapitres) :

Mais vous êtes mort, Chalchat, le dernier ; et votre voix, qui disait nos noms, et riait. Vous prenez en vous toute la douleur de mes amis, qui sont morts.

Mes amis, au bout d'un an, et de trois ans, je vis encore à toute heure avec vous ; et vous ne savez pas.

Je deviendrai vieux, avec vous qui serez jeunes.

Je m'en veux de voir en ma tristesse une chose qui est tellement mienne ; il faudrait oublier que c'est moi qui parle ; car c'est vous qui êtes le prix de ma tristesse. Si je pouvais suivre aujourd'hui vos enterrements, comme j'ai suivi celui de Fairise à Clermont-en-Argonne, je ferais attention de ne pas tirer la jambe.

Vous me rendez si triste que je ne voudrais même pas mourir, maintenant, mais rester sans plus jamais changer. Car si je mourais, toute cette peine qui est *votre chose* serait perdue.

En prononçant ton nom, Des Francs, ou le tien, Fairise, ou bien votre nom Chalchat, une parole affectueuse qu'on me dirait, et ma réponse, m'ôteraient d'un coup la force de ne pas pleurer.

Je dis à mi-voix « MES AMIS MORTS », et le battement de mes lèvres fait mouvoir des sanglots.

Laissez-moi dire ceci lentement, comme est lente une pensée endolorie ; laissez-moi dire lentement, comme tombent, à regret, de chères syllabes meurtries : « Adieu, ma pauvre guerre ! » Et c'est tout.

— Adieu, ma pauvre guerre.

Pourtant André Pézard ne sera pas « écrivain ». Sa passion de traduire en fera le plus grand spécialiste français de la littérature italienne, professeur au Collège de France et, après une thèse intitulée *Dante sous la pluie de feu* (quelle coïncidence...), le traducteur des [oeuvres complètes de Dante](#) pour l'édition de la Pléiade.